précédent, né à Riéti en 1634, mort à Rome en 1721. Il étudia le droit et la philosophie, puis, entraîné par sa vocation artistique, il prit des leçons de peinture de Lorenzino, peintre de Fermo, et se rendit ensuite à Rome, où il exécuta, dans la manière du Cortone, de nombreux tableaux pour la décoration des églises, et devint secrétaire perpétuel de l'Académie de Saint-Luc. Ses principaux tableaux sont : la *Vocation de l'homme* et le *Jugement dernier*, à la Chiesa-Nuova; la *Descente du Saint-Esprit*, à San-Silvestre; *Saint Jérôme*, à Saint-Onuphre, etc. La galerie Penna, à Pérouse, possède de cet artiste un *Saint Jean-Baptiste*, *Jésus-Christ tenté par le démon*, etc.

GHEZZI (Pierre-Léon, comte), peintre et graveur italien, fils du précédent, né à Rome en 1674, mort en 1755. Il étudia les arts sous la direction de son père, acquit des talents très-variés et jouit de la faveur du pape Clément XI, qui le chargea de travaux importants, ainsi que de celle des principaux princes d'Italie, notamment du duc de Parme, qui lui donna le titre de comte palatin. Ghezzi excellait dans la peinture sur émail, dans la gravure sur pierres dures, dans la caricature. Il laissa, dans ce dernier genre, plus de 400 dessins, représentant pour la plupart la charge spirituelle et fort ressemblante des princes, des cardinaux, des ambassadeurs, des principaux personnages de son temps. Il n'en peignait pas moins l'histoire avec talent, ainsi qu'en témoignent plusieurs de ses œuvres, entre autres le prophète *Michée*, qu'on voit à Saint-Jean de Latran, à Rome, et une *Sainte Famille*, que possède le musée de Nantes. Graveur habile, il exécuta sur ses propres dessins les vignettes et les lettres ornées qui décorent la magnifique édition in-folio des homélies de Clément XI. Enfin Ghezzi était un excellent musicien et un littérateur instruit. Benoît XIV le mit à la tête de sa fabrique de mosaïques. Il a publié une belle suite de quarante estampes à l'eau-forte, sous le titre de : *Camere sepolcrali de liberti e liberte di Livia Augusta e di altri Cesari* (Rome, 1731, in-fol.).

GHEZZI (Nicolas), jésuite et controversiste italien, né à Damaso, sur le lac de Côme, en 1685, mort en 1766. Il a publié en italien quelques ouvrages écrits en un excellent style, et dans lesquels il traite des sciences physiques et de points théologiques controversés. Ses principaux sont : *Traité sur l'origine des fontaines et sur la manière d'adoucir l'eau de mer* (Venise, 1742); *Essai de suppléments théologiques, moraux et critiques nécessaires pour l'histoire du probabilisme et du rigorisme* (Lucques, 1745, in-8°); *Principes de la philosophie morale comparés avec les principes de la religion catholique* (Milan, 1752, 2 vol. in-4°).

GHIAMAIA s. m. (ghi-a-ma-ia). Mamm. Animal d'Afrique peu connu, qui paraît être le même que la girafe. ‖ On dit aussi GHIAMALA.

— **Encycl.** On dit qu'il existe à l'est de Bambuck, dans les pays de Gadda et de Jaka, un animal plus haut de moitié que l'éléphant, mais n'atteignant pas à sa grosseur; par la tête et par le cou, il a une grande ressemblance avec le chameau. Comme lui, il a deux bosses sur le dos; ses jambes sont d'une longueur extraordinaire et contribuent beaucoup à augmenter sa taille. Comme les chameaux, il se nourrit de ronces et de bruyères; mais il ne devient jamais fort gras. Néanmoins les indigènes, les nègres surtout, aiment beaucoup sa chair. Au milieu de tous ces détails presque fabuleux, il semble assez facile de reconnaître l'histoire très-défigurée de la girafe.

GHIAOUR ou **GIAOUR** s. m. (ghi-a-our — v. l'étym. à la partie encycl.). Nom par lequel les Turcs désignent les infidèles et surtout les chrétiens : *Il faut avouer que les* GHIAOURS *ont de l'esprit, disent les vieux Turcs en hochant la tête; et c'est ce qui les irrite et les inquiète.* (G. Perrot.)

— **Encycl.** *Ghiav* étant un mot persan qui veut dire veau, le *ghiavour* ou *ghiaour*, comme disent les Turcs, c'est l'homme au veau, l'homme au veau d'or; c'est le païen, c'est l'infidèle, c'est un peu plus qu'un chien, mais un peu moins qu'un homme, et infiniment moins qu'un vrai croyant. Les musulmans, en effet, ont toujours eu le plus grand mépris pour les incroyants. Jusqu'en ces derniers temps, ils les ont astreints à se coiffer d'un turban noir, leur ont refusé le droit de témoigner en justice, ou tout au moins ne le leur ont permis qu'avec certaines restrictions, leur ont interdit l'usage des voitures dans la ville et sur les grands chemins, etc. Tout cela est horriblement intolérant; mais comme il n'est pas dit, après tout, que les ulémas aient brûlé les hérétiques ni même les infidèles, nous n'avons aucun droit, nous chrétiens, de leur reprocher leur barbare fanatisme.

De plus, le respect de l'opinion d'autrui entre de plus en plus dans les mœurs turques, nos institutions tendent à s'implanter en Turquie, et les mahométans, en gens d'esprit, au lieu de songer à nous emprunter nos superstitions, songent sérieusement à s'assimiler notre civilisation.

Quant au mot *giaour*, les gens bien élevés ne se le permettent plus, et le code correctionnel, qui n'est pas tendre, le punit comme une grossière injure. En cela, ces gens que nous traitons de barbares sont en progrès sur nous, puisque nous n'avons pas complétement renoncé à les traiter d'infidèles.

GHIARA D'ADDA, nom d'une petite contrée d'Italie, dans la province de Crémone, entre l'Adda, l'Oglio et le Pô; son nom lui vient de la nature alluviale du sol (*ghiara*, gravier). C'est à cette province qu'appartiennent Crema et Pizzighettone.

GHIARENGHIL ou **GHERANGHEL**, ville de l'Afrique occidentale, dans la Sénégambie, chez les Foulahs, à 400 kilom. S.-E. de Saint-Louis, sur une île du Sénégal.

GHICA. V. GHIKA.

GHIEF s. m. (ghi-èf). Philol. Vingt-cinquième lettre de l'alphabet turc, correspondant à notre *g* dur.

GHIGI (Georges), graveur italien. V. GHISI.

GHIKA (famille), célèbre maison princière, qui a donné de nombreux hospodars à la Moldavie et à la Valachie. Les Ghika sont d'origine albanaise, mais ils ne sont pas venus directement d'Albanie, comme on le dit généralement. Engel et Hammer croient qu'ils sont originaires, comme les grands vizirs Kœprili, de Kœpri, ville alors florissante de l'Asie Mineure, l'ancienne Pompéïopolis. La tige de cette famille fut Georges Ier GHIKA, le fils d'un simple paysan, né au commencement du XVIe siècle. Entré au service du gouverneur de la Moldavie, Stephen Burduze, il vint avec lui à Constantinople, obtint la faveur du grand vizir, Mohammed Kœprili, et fut par lui mis à la place de Burduze. Le prince déposséde s'enfuit en Hongrie, forma une petite armée et revendiqua sa couronne; il fut complétement battu à Turkul-Furmos, et, après une seconde tentative, également infructueuse, retourna en exil. Envoyé d'Iassy à Bucharest, il reçut de la Porte le titre d'hospodar de la Valachie (1659), et régna jusqu'en 1662, époque à laquelle le grand vizir Kœprili lui substitua son fils Grégoire. — Grégoire Ier GHIKA, fils du précédent, mort empoisonné à Constantinople en 1680. C'est sous son commandement que les troupes valaques avaient battu Burduze à Turkul-Furmos. Porté au pouvoir par l'appui de Kœprili et du vieux Constantin Cantacuzène, il montra vis-à-vis de ce dernier une assez noire ingratitude, car il le fit assassiner. Il prit part, sous les ordres du grand vizir, aux batailles de Levenz et de Choczim, se vit accusé de trahison et passa en Pologne, puis de là en Allemagne, où il reçut le titre de prince du Saint-Empire. S'étant réconcilié avec la Porte, il reprit le gouvernement de la Valachie; mais ses exactions et les rapports qu'il entretenait toujours avec l'Allemagne le firent déposer une seconde fois en 1673.

Eliminés un moment par la famille grecque des Cantacuzène, les Ghika reparurent aux affaires, plus puissants que jamais, au milieu du XVIIIe siècle. — Le prince Mathias GHIKA, fils de Grégoire, resta à Constantinople, où son père était mort empoisonné, et épousa la fille du célèbre grand drogman de la Porte, Alex. Mavrocordatos, femme de savoir et d'énergie. GRÉGOIRE II, qui naquit de cette union, reçut une éducation excellente à Constantinople, entretint des relations avec les légations occidentales, se familiarisa avec la politique européenne, et, devenu grand drogman de la Porte, mérita, par ses services, d'être élevé au trône de Moldavie (1726-1733). A cette époque, il fut nommé pour trois ans hospodar de Valachie. En 1736, il quitta ce gouvernement pour le reprendre en 1748; il conserva ce poste jusqu'en 1752. Il eut pour successeur son fils, Mathias GHIKA, qui, durant un espace de huit ans, gouverna alternativement la Moldavie et la Valachie, et fut remplacé par son frère Skarlat GHIKA, qui régna jusqu'en 1767. — Le fils et successeur de ce dernier, Alexandre GHIKA, ne conserva qu'un an sa périlleuse dignité, et la transmit à son cousin Grégoire GHIKA. Ce dernier, ayant eu le malheur de déplaire au czar, fut fait prisonnier, dans son propre palais, par un colonel russe, et envoyé à Saint-Pétersbourg. Relâché quelques années après, il trouva le gouvernement de la Valachie aux mains d'une puissante famille, rivale de la sienne, les Ypsilanti. Cependant il reprit, en 1774, l'hospodarat de Moldavie, et fut assassiné trois ans après (1777) par un envoyé spécial du sultan, Kapidshi Pacha. — Alexandre GHIKA, né en 1795, était frère de Grégoire Ghika, qui fut hospodar de Valachie de 1822 à 1828. Caïmacan de la petite Valachie et chef de la milice sous l'administration de son frère, il fut nommé au poste d'hospodar de la Valachie en 1834, et l'occupa jusqu'en 1842, époque à laquelle le cabinet de Saint-Pétersbourg obtint du sultan son renvoi. Durant les deux périodes où il occupa le pouvoir, Alexandre Ghika s'est montré un sage réformateur, encourageant l'agriculture et l'industrie; mais le plan formé par lui de réunir les deux provinces unies de Moldavie et de Valachie en un Etat indépendant suscita contre lui l'animosité de la Russie, qui finit par l'emporter sur lui. A partir de 1842, le prince Alexandre habita la Saxe et principalement Dresde, où il s'occupa de travaux littéraires. En 1853, il retourna en Valachie, et fut nommé, trois ans plus tard, caïmacan de la principauté, en attendant la réorganisation des provinces roumaines. — Grégoire GHIKA, hospodar de Moldavie, parent du précédent, né à Botochani (Moldavie) en 1807, mort à Paris en 1857, reçut son éducation en France et en Allemagne. De retour dans son pays natal, il contribua à la chute de l'hospodar Michel Stourdza (1848), et fut appelé, l'année suivante, à le remplacer pour un laps de sept années. Grégoire signala son administration par d'utiles et sages réformes, et se prononça avec une grande vigueur pour l'émancipation des esclaves tsiganes et pour la réunion des deux principautés, Moldavie et Valachie. Cette politique devait lui aliéner la Porte, qui ne lui renouvela pas ses pouvoirs à l'époque fixée pour leur expiration. Le prince Grégoire alla alors se fixer à Paris, où il se tua. — Constantin GHIKA, homme politique valaque, neveu de l'hospodar de Valachie Alexandre, né en 1804, fut, pendant quelque temps, ban de Craïova, dans la petite Valachie, devint président de la haute cour de justice sous le prince Stirbey, et prit en 1856 le portefeuille de l'intérieur, sous le caïmacanat de son oncle Alexandre. Il se montra partisan dévoué de l'union des deux principautés, et a fait, depuis lors, partie des assemblées de la Roumanie. — Son frère, Démétrius GHIKA, né vers 1816, prit du service en Russie, où il gagna les bonnes grâces de l'empereur Nicolas, puis visita une partie de l'Europe. Lorsque, en 1853, les troupes russes eurent passé le Pruth et envahi les principautés, le prince Démétrius devint président du tribunal de Bucharest, et, après le retour de Stirbey (septembre 1854), il remplit les fonctions de préfet de police. En 1856, il fut membre du divan *ad hoc*, et contribua, trois ans plus tard, à la double élection du prince Couza. — Jean GHIKA, gouverneur général de l'île de Samos, né à Bucharest vers 1817, compléta son éducation à Paris, où il suivit, de 1837 à 1840, les cours de l'Ecole centrale des arts et manufactures. De retour dans sa ville natale, il se plaça dans les rangs de l'opposition, se trouva mêlé à la conspiration d'Ibraïla (1841), puis alla se fixer à Jassy, où il professa les mathématiques et l'économie politique, et fonda une revue littéraire et scientifique intitulée : le *Progrès*. En 1845, le prince Jean put retourner à Bucharest. Il y devint un des principaux membres du parti national, fut un de ceux qui contribuèrent le plus à la révolution de 1848, se rendit alors à Constantinople, comme chargé d'affaires du gouvernement provisoire de la Valachie, resta dans cette ville lorsqu'il eut été proscrit de son pays, et fut appelé, en 1854, à la lieutenance de la principauté de Samos. Deux ans plus tard, le prince Jean devint gouverneur de cette île, avec le titre de bey et le rang de muchir. On a de lui une brochure intitulée : *Dernière occupation des principautés danubiennes* (Paris, 1843).

GHIKA (Hélène), femme de lettres valaque. V. DORA D'ISTRIA.

GHILAM s. m. (ghi-lamm). Comm. Etoffe de soie que les Chinois expédient au Japon.

GHILAN, province du royaume de Perse, située le long de la côte S.-O. de la mer Caspienne, entre la province russe de Chirvan au N., le Mazanderan au S.-E., et l'Aderbaidjan à l'O. Le Ghilan, une des plus petites provinces de la Perse, est une plage marécageuse, d'une largeur moyenne de 40 à 45 kilom. Le climat y est doux, mais très-humide; les chaleurs de l'été y sont tempérées par les vents de mer; le sol est fertile et toujours couvert de verdure. Le Ghilan serait un pays délicieux sans les nombreux marais et amas d'eau stagnante qui empestent l'air et répandent partout des fièvres dangereuses. Les principales productions du sol sont : la soie, le riz, les oranges, les fruits de toute espèce, le chanvre, les bois de construction, etc. On y fabrique des étoffes de soie, des draps, des cotonnades, de la coutellerie et des armes de toute espèce. L'exportation des soies gréges représente une valeur annuelle de 900,000 livres sterling. La population, de 280,000 âmes, se compose des descendants des anciens Gèles ou Cadusiens, de Turcs, de Kurdes, qui tous professent l'islamisme. Le Ghilan est divisé en deux arrond. : celui de Recht et celui de Roudbar ou Dilem. La capitale du pays est Recht; les autres villes importantes sont Euzeli et Roudbazan-Dilem.

GHILÂNE s. m. (ghi-la-ne). V. HOMME À QUEUE.

GHILDJI (les), peuplade de l'Afghanistan, établie dans la province de Gaznah, la vallée supérieure du Tarnak, le pays d'Oke, etc. Autrefois, les Ghildji étaient la peuplade dominante des Afghans; aujourd'hui, ils sont soumis au souverain de Kaboul. Leur nombre est évalué à 100,000 familles. Ils se partagent en plusieurs tribus, et sont pour la plupart agriculteurs.

GHILGUL-HAMMETIN s. m. V. GILGUL-HAMMETIN.

GHILINI (Jean-Jacques), historien italien, né à Caravage, dans le Milanais, au XVe siècle. Il remplit les fonctions de secrétaire près des ducs Jean-Galéas et Louis Sforza. On lui doit : *De origine hospitalis majoris* (Milan, 1508), et *Expeditio Maximiliani Cæsuris in Italiam* (1497), relation publiée dans les *Scriptores rerum germanicarum* de Freher.

GHILINI (Camille), littérateur et diplomate italien, fils du précédent, né à Milan vers 1490, mort en 1535. A la mort de son père, il lui succéda comme secrétaire des ducs de Milan, remplit, par ordre de François Sforza, des missions en Danemark, en Espagne, en Sicile, et mourut dans cette île, empoisonné, dit-on, par Antoine de Leva. Ghilini, tout jeune encore, avait fait la traduction d'un ouvrage italien sur le doge J.-B. Frégose (Milan, 1508, in-fol.), qui paraît avoir été retouchée par le père de Camille Ghilini. Il composa, en outre, une description de la Valteline, *Tellinæ Vallis et Larii lacus descriptiones*, insérée dans le *Thesaurus antiquitatum italicarum* de Grævius.

GHILINI (Jérôme), poëte et historien italien, né à Monza, dans le Milanais, en 1589, mort à Alexandrie vers 1675. Il était de la famille des précédents, et fils d'un secrétaire du sénat de Milan. Il embrassa l'état ecclésiastique après avoir perdu sa femme, se fit recevoir docteur en droit canon, et devint successivement abbé de Saint-Jacques de Cantalupo, protonotaire apostolique et chanoine de l'église de Saint-Ambroise, à Milan. Ghilini a laissé, entre autres ouvrages : *Teatro d'Uomini letterati* (Milan, 1633, in-8°), livre médiocre, qui fit pourtant sa réputation; *Practicabiles casuum conscientiæ resolutiones* (Milan, 1636, in-8°); *Annali d'Alessandria* (Milan, 1666, in-fol.).

GHILLANY (Frédéric-Guillaume), écrivain allemand, né à Erlangen en 1807. Il étudia, de 1825 à 1829, la théologie et la philosophie dans sa ville natale, fut ensuite attaché, comme pasteur, à une église de Nuremberg, puis dirigea ses études vers les sciences exactes et l'histoire. En 1835, il fut nommé professeur d'histoire et de géographie à l'école professionnelle de Nuremberg, bibliothécaire de cette ville, en 1841, et enfin conseiller à la cour de Wurtemberg, en 1855. Libéral et unitaire, M. Ghillany a soutenu dans les journaux de véhémentes polémiques contre les ultramontains. Sans parler de sa collaboration à diverses feuilles politiques, nous mentionnerons parmi ses principaux ouvrages : l'*Intolérance des confessions chrétiennes* (Nuremberg, 1838); les *Sacrifices humains des anciens Hébreux* (Nuremberg, 1842); *Histoire du navigateur Martin Beheim* (Leipzig, 1853); *Excursion à Londres et à Paris* (1853); *Manuel des amis de la politique* (Nuremberg, 1850); *Manuel de diplomatie* (Nordlingue, 1855).

GHIMEL s. m. (ghi-mèl). Philol. Troisième lettre de l'alphabet hébreu, correspondant à notre *g* dur. ‖ Signe numérique de trois.

GHINGHI (François), graveur en pierres fines italien, né à Florence en 1689, mort à Naples en 1766. Elève du peintre Giaminighi, puis du sculpteur Foggini, il débuta par quelques médailles de bronze, qui attirèrent l'attention du marquis Incontri, surintendant de la galerie de Florence. Ce personnage, frappé des dispositions du jeune artiste, l'accueillit chez lui et le présenta à Ferdinand de Médicis, qui l'engagea à apprendre à graver des camées et des bijoux dans le goût antique. Ghinghi se mit aussitôt à l'œuvre; il apprit en peu de temps à surmonter toutes les difficultés du métier, et devint bientôt, grâce à son travail et à ses dons naturels, un artiste de premier ordre. L'ouvrage qui commença à fonder sa réputation fut un portrait, sur calcédoine de deux couleurs, du grand-duc Côme III. A part les antiques, on n'avait encore rien vu dans ce genre d'aussi finement modelé et d'aussi beau de forme. Dès lors, tous les personnages du temps vinrent poser devant l'artiste, qui devint rapidement aussi riche que célèbre. En 1737, après la mort du grand-duc de Toscane, Ghinghi se lia avec le duc de Mortemart, dont les troupes occupaient le pays. Le général, grand amateur de pierres fines, s'enthousiasma du talent de l'artiste, qu'il emmena à la cour de don Carlos, roi des Deux-Siciles. Le cabinet des médailles de la bibliothèque Richelieu possède quelques camées intéressants de François Ghinghi. Presque tous les monarques européens en comptent quelques-uns dans leurs joyaux. La galerie de Florence en possède une magnifique collection.

GHINI (Luc), médecin et naturaliste italien, né près d'Imola en 1500, mort en 1556. Il fut le premier professeur qui occupa la chaire de botanique créée à Bologne en 1534, et quitta cette ville pour aller fonder à Pise, en 1544, un jardin botanique, dont il prit la direction. En même temps, il enseigna la botanique, et compta au nombre de ses disciples le célèbre Aldovrandi. Ghini n'a rien écrit sur l'histoire naturelle. On n'a de lui qu'un traité estimé, intitulé : *Morbi neapolitani curandi ratio perbrevis* (Spire, 1589, in-8°).

GHIOLOF s. m. (ghio-loff). Linguist. Syn. de WOLOF.

GHIOLOFFS. V. YOLOFFS.

GHIRARDACCI (Chérubin), écrivain italien, né à Bologne en 1524, mort dans cette ville en 1598. Il fit partie de l'ordre des frères augustins. Il a laissé des ouvrages dont les principaux sont : *Teatro morale dei moderni ingegni* (Venise, 1575); *Instituzione cristiana* (1578); *le Storie de Bologna* (Bologne, 1596 et 1657, 2 vol. in-fol.), histoire faite avec plus de patience que de talent.

GHIRIF s. m. (ghi-riff). Sorte de petite flûte turque.

GHIRIN, province de la Chine. V. MANDCHOURIE.

GHIRNA, rivière de l'Indoustan, affluent du Tapti. Cours d'environ 300 kilom.

GHISI ou **GHIGI** (Jean-Baptiste BERTANO), dit **le Mantouan**, graveur italien, né à Mantoue en 1498, mort dans la même ville entre 1563 et 1573. Vasari, qui seul donne quelques détails sur ce maître, affirme qu'il était peintre, sculpteur et architecte; mais il ne reste de lui que des gravures. Elève de Marc-Antoine, Ghisi avait appris à dessiner avec netteté. C'est l'unique qualité de ses planches, qui se distinguent par un contour très-savant. Ses tailles sont dures et maniérées, son burin manque de douceur, et il n'a réussi qu'à produire des épreuves sans couleur, sans effet, sans harmonie, sans modelé. On connaît de lui : un *David coupant la tête de Goliath*, d'après Jules Romain; un *Fleuve*, d'après Penni, etc. Sa meilleure planche est *l'Incendie de Troie*, d'après le carton de Raphaël.

GHISI ou **GHIGI** (Georges), dit **le Mantouan**, graveur italien, fils du précédent, né à Mantoue en 1524, mort à Rome vers 1592. Mieux doué que son père, dont il fut élève, il ne tarda pas à le dépasser. En quittant l'atelier paternel, il alla demeurer à Rome, où il entreprit la reproduction de l'œuvre tout entier de Michel-Ange et de Raphaël, et des plus beaux ouvrages des autres maîtres contemporains. Il est un des graveurs éminents qui ont compris et rendu le caractère, la puissance, l'originalité de ces chefs-d'œuvre. Son *Jugement dernier*, les *Prophètes et les sibylles de la chapelle Sixtine*, d'après Michel-Ange, sont des monuments dans l'histoire de la gravure; ces estampes, de nos jours, se payent fort cher. La bibliothèque Richelieu possède toute la collection des œuvres de cet artiste. Citons encore, d'après Raphaël : l'*Ecole d'Athènes*, la *Sainte Famille*, etc., épreuves superbes, d'un burin large et fier. Le nombre des planches qui forment l'œuvre de cet artiste éminent s'élève à plus de cent, et il en est qui ont dû lui coûter des années de travail. Ses gravures sont signées *Ghisi Mantov. fecit*, ou des lettres *M. A. T.* ou *M. A. F.* enlacées.

GHISI (Adam), graveur italien, né vers 1530. Il était frère du précédent, sous la direction duquel il apprit la gravure. Il a reproduit un assez grand nombre d'œuvres de Michel-Ange, de Jules Romain, de Raphaël, la *Flagellation du Sauveur*, de Sébastien del Piombo, etc., et il a donné vingt-deux pièces sous le titre de *Rosaire de Marie*. Ses estampes sont signées *Adam Mantuanus* ou, le plus souvent, d'un *A* dans lequel se trouve un *S*.

GHISI (Diane), surnommée **Mantuana**, artiste italienne, née à Mantoue vers 1536, morte après 1580. Elle était sœur des précédents; elle eut pour maîtres son père, son frère Georges, Jules Romain, et acquit un talent distingué dans la gravure. Diane devint la femme de l'architecte F. de Volterre. Parmi ses estampes, dont plusieurs sont signées *Diana Mantuana, civis Volaterrana*, nous citerons : la *Femme adultère devant le Christ*; le *Christ mis au tombeau*; la *Continence de Scipion*; *Horatius Coclès passant le Tibre à la nage*, etc., d'après Jules Romain.

GHISI (Théodore), dit **Théodore de Mantoue**, peintre italien, né en 1546, mort en 1579. Il était frère des précédents, et reçut les leçons de Jules Romain, qu'il aida dans ses travaux et dont il adopta la manière. Cet artiste, qui manquait, non de talent, mais d'originalité, a décoré de fresques le chœur, la coupole et les voûtes des croisées de la cathédrale de Mantoue, concurremment avec le peintre Hippolyte Andreasi. On remarque surtout, parmi ces peintures, les *Quatre évangélistes*, qui sont d'un grand style. Les deux artistes exécutèrent également ensemble la *Descente du Saint-Esprit*, la *Mort de la Vierge*, l'*Assomption*, dans l'oratoire de l'Incoronata à Mantoue. Il existe de Théodore Ghisi, au musée de Nantes, un tableau représentant *Vénus et Adonis*.

GHISI (Martin), médecin italien, qui exerça à Crémone dans le milieu du siècle dernier. Il est devenu célèbre depuis qu'on s'est occupé d'une manière particulière de l'étude du croup. Ghisi décrivit, en observateur habile, l'épidémie d'angine qui régna dans sa ville natale en 1747 et 1748, et qui exerça en même temps ses ravages en France, en Allemagne et en Angleterre. Son ouvrage contient, avec la description des symptômes de la maladie, celle des lésions trouvées sur les cadavres. Les circonstances de la vie de ce médecin sont peu connues, et son ouvrage est très-rare aujourd'hui en France. En voici le titre : *Lettere mediche del dottore Martino Ghisi, medico Cremonese : la prima tratta di varj mali curati col mercurio crudo; la secunda contiene l'istoria delle angine epidemiche degl' anni* 1747-1748 (Crémone, 1749, in-4°).

GHISLAIN (SAINT-), en latin *Fanum Sancti Gisleni*, ville de Belgique, prov. du Hainaut, arrond. et à 12 kilom. O. de Mons, sur la Haine; 2,000 hab. Houillères importantes dans les environs; tanneries, raffineries de sel, brasseries; fabrique de savon. Cette ville, autrefois fortifiée, fut démantelée par les Français en 1746.

GHISLAIN ou **GUILLAIN** (saint), fondateur de l'abbaye de Ghislain ou Guislain, dans le Hainaut, né à Athènes, mort en 687. Il fut envoyé par saint Amand dans la Gaule Belgique pour y propager la foi chrétienne, devint directeur spirituel de Waldetrude, fille du leude Walbert, qui habitait Courtsolre, et fonda, avec ses compagnons Lambert et Berlère, dans une forêt appelée *Ursidonque* (repaire de l'ours), le célèbre monastère qui prit plus tard son nom. D'après les écrivains légendaires, ce saint, que l'Eglise honore le 9 octobre, avait le don d'opérer des miracles et de guérir de l'épilepsie. C'est pour ce motif que cette maladie est aujourd'hui encore désignée en Belgique sous le nom de *mal Saint-Ghislain*.

GHISLANDI (Fra Vittore), désigné fréquemment sous le nom de **Fra Paoletto**, peintre italien, né à Bergame en 1655, mort en 1733. Il reçut d'abord les leçons de son père Dominique, habile peintre de fresques, puis eut pour maître Bombelli d'Udine, qui s'attacha à lui faire copier des chefs-d'œuvre de l'art, notamment ceux du Titien. Ghislandi devint un peintre fort remarquable. Ses tableaux d'histoire et ses portraits se recommandent par la vérité et l'expression des têtes, par la vivacité du coloris, l'habile disposition des draperies et une bonne entente de la composition. Il entra dans l'ordre des franciscains et, depuis lors, fut quelquefois appelé **Fra Golgar**, du nom de son couvent.

GHISLERI, pape. V. PIE V.

GHISONI (Fermo), dit **Guisosi**, peintre italien, né à Mantoue vers 1510, mort à Rome vers 1580. Les historiens italiens parlent tous de ce maître, mais sans donner beaucoup de détails sur ses œuvres et sa vie. Vasari, qui fut son contemporain, ne dit presque rien de lui, tout en rendant hommage à son talent. Nous savons cependant qu'il fut élève de Jules Romain, et le meilleur peut-être. Son maître le chargea d'exécuter sur ses cartons, à la cathédrale de Mantoue, la *Vocation de saint Pierre et de saint André*. Cette toile superbe, qui porte les deux signatures *Juilio Romano* et *Ghisoni*, passa en France en 1797; mais elle nous fut reprise en 1815. La même cathédrale possède encore un *Saint Jean l'évangéliste* et une *Sainte Leude avec ses enfants*. Certains biographes en attribuent la conception à Bertano, et Ghisoni, d'après eux, n'aurait fait qu'exécuter les cartons de ce maître; mais rien ne prouve que cette opinion soit fondée. Vasari parle, en outre, avec grand éloge, d'une *Nativité de Jésus-Christ* et de la *Famille de Gonzague*. Tel est l'œuvre de Ghisoni. A n'en juger que par les morceaux qui nous restent, ce maître n'est pas inférieur à Jules Romain, et a de plus que lui le charme de la couleur.

GHISOLFI (Jean), peintre italien, né à Milan en 1624, mort en 1683. Au lieu de suivre, comme le désirait sa famille, la carrière des fonctions publiques, il entra dans l'atelier de Valponi, qui lui apprit la perspective et l'architecture, puis partit pour Rome, où il eut pour maître l'illustre Salvator Rosa. De retour dans le Milanais, Ghisolfi exécuta des fresques décoratives à Varèse, à la Chartreuse de Pavie, etc. Par la suite, il fut chargé de nombreux travaux du même genre, à Gênes, à Venise, à Naples et à Rome. Il devint aveugle vers la fin de sa vie. Parmi le petit nombre de tableaux à l'huile qu'il a laissés, nous citerons : *Saint Pierre délivré de prison*, à Santa-Maria-della-Vittoria de Milan, et des *Ruines avec un pâtre et des hommes armés*, au musée de Dresde.

GHISTÈLE ou **GHISTALE** (Josse VAN), voyageur flamand, né à Gand. Il vivait dans la seconde moitié du XVe siècle, fit, en 1485, le pèlerinage de la terre sainte et, de là, passa en Egypte et en Ethiopie. De retour dans sa ville natale, Ghistèle reçut le surnom de **grand voyageur** et devint échevin, puis grand bailli de Gand (1492). Il écrivit en flamand le récit de son voyage, qui a été publié sous le titre de *Voyage van Joos Ghistale naar t'Heilig-land* (Gand, 1557, in-4°), et deux fois réédité, en 1563 et 1572.

GHITI (Pompée), peintre italien, né à Marone, près de Brescia, en 1631, mort en 1703. Elève d'Ottavio Amigoni, puis de Discepoli de Milan, il devint, sous la direction de ces maîtres, un dessinateur habile, un coloriste estimable, et il produisit des ouvrages qui attestent une vive imagination. Ghiti ouvrit à Brescia une école où il forma de nombreux élèves. Parmi ses tableaux, on cite un *Saint Maur*, qu'on voit dans l'église Sainte-Euphémie, à Brescia.

GHIUSTENDIL, ville de la Turquie d'Europe. V. KUSTENDJI.

GHIZÈH, ville d'Egypte. V. GIZÈH.

GHIZNÈH ou **GHIZNI**, ville de l'Afghanistan. V. GAZNA.

GHOKATRE s. m. (go-ka-tre). Bot. Nom indigène du guttier faux cambogio, arbre de Ceylan et du royaume de Siam.

GHOLAÏTE s. m. (go-la-i-te). Relig. Membre d'une secte mahométane qui rendait aux imans une sorte de culte superstitieux.

GHOOLGHOOLA ou **GHOULGOULA**, colline de l'Afghanistan, dans la vallée de Bamian, à environ 56 kilom. N.-O. de Caboul. Elle renferme un grand nombre de cavernes qui se prolongent dans toutes les directions. On remarque, en outre, sur cette colline un bas-relief gigantesque taillé dans le roc et représentant un homme et une femme; ces sculptures ne se distinguent ni par la symétrie des proportions ni par l'élégance des draperies, mais par leurs dimensions colossales; l'homme a 37 mètres de hauteur et la femme 21.

GHORKA-PULLI s. m. (gor-ka-pul-li). Bot. Nom indigène du garcinia faux guttier, grand arbre du Malabar.

GHORRAH. V. GORRA.

GHOSEL s. m. (go-zèl). Relig. Ablution complète qu'opèrent les Persans avec de l'urine de bœuf.

GHOULGOULA, colline de l'Afghanistan. V. GHOOLGHOOLA.

GHOUR (royaume de). V. GOUR.

GHOURIDES (sultans). V. GOURIDES.

GHOWAZIE s. f. (go-oua-zî). V. GHAZIE.

GHUMOURDJINA ou **KEMOULDJINA**, ville forte de la Turquie d'Europe (Salonique), dans la Roumélie, sandjak et à 19 kilom. S.-E. de Tajardi; 6,000 hab. Petit port près du Karatchi, au S.-O. d'Andrinople; plusieurs mosquées; grands bazars. Commerce de blé et de tabac.

GHUZEL-HISSAR ou **GUZEL-HISSAR**, l'ancienne *Magnesia Meandri*, ville de la Turquie d'Asie, pachalik d'Aïdin, à 88 kilom. S.-E. de Smyrne; 30,000 hab. Fabriques de cotonnades, entrepôt du commerce de l'Anatolie avec Smyrne. Cette ville, qui a 6 kilom. de circonférence, est ceinte de murs et a des rues larges et bien pavées, un grand nombre de belles mosquées et des bazars bien approvisionnés. Environs magnifiques.

GHY s. m. (ghi). V. GHEE.

GHYS (Joseph), violoniste français, né en 1801, mort à Saint-Pétersbourg en 1848. Il passa sous la direction du célèbre artiste Lafont, lorsqu'il eut acquis une certaine habileté sur son instrument. A peine eut-il atteint sa vingtième année, qu'il se mit à voyager pour donner des concerts, et se fit entendre, en 1832, à Paris, à Lyon et dans les principales villes de France, qui lui firent un chaleureux accueil. En 1835, il fit une excursion en Angleterre, en compagnie du violoncelliste Servais. Dans le courant de l'année 1837, il entreprit une longue tournée en Allemagne, et dans le nord de l'Europe, et, en 1848, il se rendit à Saint-Pétersbourg, où il mourut quelques mois après son arrivée. Entre autres airs variés ou fantaisies que Ghys a composés, on remarque : l'*Orage*, la fantaisie sur *Au clair de la lune*, le *Mouvement perpétuel*, et *Pensée fixe*. Ce compositeur a également publié quelques romances pour chant avec accompagnement de piano.

GIABARIEN s. m. (ji-a-ba-ri-ain). Hist. relig. Membre d'une secte fataliste de mahométans, qui attribuent à Dieu les bonnes et les mauvaises actions.

GIAC (Pierre DE), favori de Charles VII, né vers 1380, mort en 1427. Il fut mêlé aux intrigues galantes de la cour d'Isabeau de Bavière, servit ensuite Jean sans Peur, dont sa femme était la maîtresse, et, après le meurtre de ce prince, s'attacha au parti du dauphin. Il jouit bientôt de la plus grande influence, fut placé à la tête du conseil et contre-signa les ordonnances royales. En 1425, les états ayant voté des subsides considérables pour la guerre contre les Anglais, Giac en détourna la plus forte part à son profit. Le connétable de Richemond, dont l'armée manquait de tout et qui voyait toutes ses opérations paralysées, le fit arrêter à Issoudun, conduire à Dun-le-Roi, dont il était seigneur, juger par son bailli et enfin enfermer dans un sac et jeter à la rivière. Outre ses exactions et ses crimes, Giac avoua dans les tortures l'empoisonnement de sa première femme.

GIACOBAZIO (Dominique), en latin **Jacobatius**, prélat italien, né à Rome en 1443, mort en 1527. Successivement auditeur de Rote, évêque de Lucera, de Massano, de Grosseto, il fut nommé cardinal par Léon X en 1517, et eût été élevé au souverain pontificat, à la mort d'Adrien VI (1523), sans l'opposition du parti français. Giacobazio était très-versé dans le droit canonique et l'histoire ecclésiastique. Il a composé, en latin, un *Traité des conciles* (Rome, 1538, in-fol.), que ses inexactitudes rendent peu estimable.

GIACOBBI (Jérôme), compositeur italien, né à Bologne en 1575, mort en 1650. Il est un des réformateurs de la musique dans sa patrie, et l'auteur d'un des premiers opéras représentés en Europe, *Andromède*, dont les paroles sont du Campeggi.

GIACOMELLI (Geminiano), compositeur italien, élève de Scarlatti, né à Parme en 1686, mort en 1743. Il a joui d'une grande renommée en Italie et en Autriche, où il fut appelé par Charles VI. Quelques-uns de ses opéras sont restés au théâtre. Nous citerons, parmi les plus remarquables : *Ipermnestre; Epaminondas* (1731); *Mérope* (1734); *César en Egypte* (1735); *Arsace* (1736), etc.

GIACOMELLI (Michel-Ange), prélat et littérateur italien, né à Pistoie en 1695, mort à Rome en 1774. Il se rendit à Rome, où son savoir lui valut d'être bibliothécaire du cardinal Fabroni, puis fut employé, sous les pontificats de Benoît XIII et de Clément XII, dans diverses négociations au sujet de différends qui s'étaient élevés entre la cour de Rome, le duc de Savoie et l'empereur Charles VI. Clément XII le nomma prélat et bénéficier de la basilique de Saint-Pierre. Sous le successeur de ce pontife, Giacomelli se mêla à de nombreuses intrigues, au sujet de l'affaire des jansénistes. Après la mort de Benoît XIV, il devint secrétaire des brefs aux princes (1761), chanoine de la basilique Vaticane (1766), archevêque de Chalcédoine, et fut disgracié par Clément XIV pour avoir pris la défense des jésuites. Giacomelli avait beaucoup d'érudition et fut un des meilleurs philologues de son temps. Ses principaux ouvrages sont : *Informazione istorica delle differenze fra la sede apostolica e la real corte di Savoja* (Rome, 1732); *Prologi in comœdias Terentii et Plauti* (Rome, 1738); *De Paulo Samosetano, deque illius dogmate et heresi* (Rome, 1741); *Articole di varie materie scientifiche inscriti nel giornale dei litterati di Roma* (Rome, 1745). On lui doit une traduction italienne du livre de saint Jean-Chrysostome *Sur le sacerdoce* (1757); une édition de l'*Enarratio in* Canticum canticorum, de l'évêque Philon (1772), etc.

GIACOMINI (Jacques-André), médecin italien, né à Macasima (province de Brescia) en 1797, mort en 1849. Il fit ses études médicales à l'université de Padoue, alla se perfectionner à Vienne et obtint, en 1824, la chaire de physiologie, de pathologie et de matière médicale à Padoue. Il fit paraître, de 1832 à 1839, un *Trattato filosofico sperimentale dei soccorsi terapeutici* (*Traité philosophique et expérimental des remèdes therapeuthiques*), ainsi que plusieurs travaux sur diverses maladies et sur la pharmaceutique. Giacomini a été l'un des derniers et des plus ardents champions de la fameuse école médicale italienne, dont les doctrines avaient été soutenues par Rasori, Borda et Tommasini.

GIACUINTO (Corrado), peintre italien, né à Molfetta, près de Naples, vers 1690, mort en 1765. Il quitta Naples, où il reçut les leçons de Solimène, pour se rendre à Rome. Là, il se perfectionna dans l'atelier de Sébastien Concha, près duquel il apprit à devenir un bon coloriste, puis exécuta de nombreux travaux dans les Etats du pape et en Piémont. Il était depuis 1835 membre de l'Académie romaine de Saint-Luc, lorsque, sur le bruit de sa renommée, le roi d'Espagne, Ferdinand VI, l'appela à Madrid (1753), pour y peindre divers plafonds et galeries du palais royal. Giacuinto, après neuf ans de séjour en Espagne, retourna dans sa patrie comblé d'honneurs et enrichi par les libéralités de Ferdinand. Les principales fresques qu'il exécuta dans le palais de Madrid sont : la *Naissance du Soleil*, *Hercule*, la *Sainte Trinité*, la *Justice et la Paix*, la *Passion du Sauveur*, en huit tableaux, la *Bataille de Clavijo*, la *Religion et l'Eglise*, etc. Raphaël Mengs en fait de grands éloges; mais ces éloges sont exagérés. Les peintures de Giacuinto se ressentent du mauvais goût de l'époque et manquent d'originalité.

GIALDER s. m. (ji-al-dèr). Dans les pays du Nord, Cabane de lattes à claire-voie, pour faire sécher le poisson.

GIALLAR ou **GIALL**, nom du fleuve qui limite l'empire des morts dans la mythologie scandinave. Tous ceux qui sont trépassés sont obligés de traverser ce fleuve sur le pont Giallar, dont la garde est confiée à une vierge appelée Modgudur. C'est l'Achéron de la mythologie grecque.

GIALLAR, nom du cor avec lequel le dieu scandinave Heimdall réveille les autres ases quand le crépuscule des dieux commence et quand les ennemis s'approchent.

GIAMBELLI (Frédéric), ingénieur italien, né à Mantoue vers 1530, mort à Londres à une époque incertaine. N'ayant pu obtenir du service en Espagne, il se rendit en Angleterre, où la reine Elisabeth, convaincue par diverses expériences de ses talents, lui fit une pension. Lorsque Anvers fut assiégée par Alexandre Farnèse, généralissime du roi d'Espagne, Philippe II (1585), Elisabeth envoya Giambelli dans cette ville pour concourir à sa défense. L'habile ingénieur inventa des machines dites *infernales*, sortes de brûlots à l'aide desquels il détruisit un pont jeté sur l'Escaut par les assiégeants pour couper les communications aux Anversois, puis rompit la digue de Lœwenstein pour forcer l'armée espagnole à abandonner ses positions. De retour en Angleterre, il fortifia Greenwich et divers points par lesquels on redoutait un débarquement. Lorsque la flotte espagnole, célèbre sous le nom de l'*invincible Armada*, eut pénétré dans la Manche (1588), Giambelli arma huit brûlots, qui furent lancés par ordre de Drake contre la partie la plus compacte de la flotte ennemie, à la hauteur de Dunkerque. A la vue des machines infernales employées au siége d'Anvers, les Espagnols, saisis d'effroi, coupèrent les câbles, s'entre-